

PROMENADE HORS DES MURS

SONNET

(D'après une eau-forte de Leys)

Une ville gothique, avec tout son détail,
Pignons, clochers et tours, forme la perspective;
Par les portes s'élance une foule hâtive,
Car déjà le printemps des prés verdit l'émail.

Le bourgeois s'endimanche et quitte son travail;
L'amoureux par le doigt tient l'amante craintive,
D'une grâce un peu raide, ainsi que sous l'ogive
Une sainte en prison dans le plomb d'un vitrail.

Quittant par ce beau jour, bouquins, matras, cornues,
Le docteur Faust, avec son *famulus* Wagner,
S'est assis sur un banc et joutit du bon air.

Il vous semble revoir des figures connues :
Wohgemuth et Cranach les gravèrent sur bois,
Et Leys les fait revivre une seconde fois.

25 octobre 1868.

UN DOUZAIN DE SONNETS

SONNET — DÉDICACE

Aux temps païens, toujours devant les temples fume
L'hécatombe, des dieux apaisant le courroux.
Vénus veut cent ramiers, Jupiter, cent bœufs roux;
Pour ma déesse, moi, je n'ai rien qu'une plume!

Et j'ose dans l'azur, dont l'encens fait la brume
Chez les Olympiens, m'élever jusqu'à vous,
Et sur le blanc autel de vos divins genoux
Déposer en tremblant l'ex-voto d'un volume.

Votre nom tutélaire, au frontispice luit,
Chaque sonnet l'enchaîne au sonnet qui le suit;
Tel un bracelet d'or dont l'agrafe est fermée.

Par vos perfections mes défauts sont couverts,
Et sur votre portrait, s'enchâssant en camée,
Rayonne la beauté qui manque dans mes vers!

24 avril 1869.

22.

SONNET I

MILLE CHEMINS, UN SEUL BUT

Hôte pour quelques jours de votre beau domaine,
Voyant le gai soleil qui dore le matin
Et perce d'un rayon les feuilles de satin,
Je descends dans le parc et tout seul m'y promène.

On pense aller bien loin, mais tout sentier ramène,
Quand il vous a montré le village lointain,
A travers prés et bois, par un contour certain,
Au portique où César a mis l'aigle romaine,

A la blanche villa, votre temple d'été,
Où, lasse du fardeau de la divinité,
Vous daignez n'être plus que la bonne princesse;

Ainsi fait mon esprit, trompé dans ses détours;
Il croit poursuivre un rêve interrompu sans cesse,
Et devant votre image il se trouve toujours!

Saint-Gratien.

SONNET II

NE TOUCHEZ PAS AUX MARBRES

Il se peut qu'au Musée on aime une statue,
Un secret idéal par Phidias sculpté;
Entre elle et vous, il naît comme une intimité,
Vous venez, la déesse à vous voir s'habitue.

Elle est là, devant vous, de sa blancheur vêtue,
Et parfois on oublie, admirant sa beauté,
La neigeuse froideur de la divinité
Qui de son regard blanc, trouble, fascine et tue.

Elle a semblé sourire, et, plus audacieux,
On se dit : « L'Immortelle est peut-être une femme ! »
Et vers la main de marbre on tend sa main de flamme.

Le marbre a tressailli, la foudre gronde aux cieus !.....
Vénus est indulgente, elle comprend, en somme,
Que le désir d'un Dieu s'allume au cœur d'un homme!

4 avril 1867.

SONNET III

BAISER ROSE, BAISER BLEU

A table, l'autre jour, un réseau de guipure,
Comme un filet d'argent, sur un marbre jeté,
De votre sein, voilant à demi la beauté,
Montrait, sous sa blancheur, une blancheur plus pure

Vous trôniez parmi nous, radiuse figure,
Et le baiser du soir, d'un faible azur teinté,
Comme au contour d'un fruit, la fleur du velouté,
Glissait sur votre épaule, en mince découpure.

Mais la lampe allumée et se mêlant au jeu,
Posait un baiser rose, auprès du baiser bleu ;
Tel brille au clair de lune, un feu dans de l'albâtre.

A ce charmant tableau, je me disais, rêveur,
Jaloux du reflet rose et du reflet bleuâtre :
« O trop heureux reflets, s'ils savaient leur bonheur ! »

Saint-Gratien, 25 juillet 1867.

SONNET IV

LA VRAIE ESTHÉTIQUE

Nous cautions sur le beau, lui savant, moi poète ;
Au galbe de l'amphore, il préférait le vin,
Il appelait le style, un grelot creux et vain,
Et la rime, un écho dont le sens s'inquiète.

Je répondais : « La forme, aux yeux donne une fête !
Qu'il soit plein de Falerne ou d'eau prise au ravin,
Qu'importe ! si le verre a le profil divin !
Le parfum envolé, reste la cassolette. »

Vous écoutiez, rêveuse, et mon œil voyageant
Pendant que je cherchais un argument quelconque,
Suivait, sur les coussins, vos beaux pieds s'allongeant.

Tels les pieds de Vénus au rebord de sa conque,
Une écume de plis caressait leur contour,
Et semblait murmurer : Le vrai beau, c'est l'amour !

Paris.

SONNET V

BONBONS ET POMMES VERTES

Comme un enfant gâté, gorgé de sucreries,
Se rebute, et convoite avec des yeux ardents
La pomme acide et verte où s'agacent les dents,
L'âpre fruit de la haïe et les nèfles aigries,

Vous avez en horreur le miel des flatteries,
Les fades madrigaux dans la bouche fondants,
Bonbons, plâtre au dehors et sirop au dedans,
Et ne prenez plus goût qu'au fiel des railleries.

Vous préférez aux fleurs les piquants des chardons,
Demandant qu'on « vous blâme et non pas qu'on vous loue,
Vous que le ciel se plut à combler de ses dons.

Par où vous attaquer? je ne sais, je l'avoue;
Et laissant retomber mes flèches au carquois,
Je vous désobéis pour la première fois!

12 février 1868.

SONNET VI

LE PIED D'ATALANTE

Ce petit pied, plus vif que le pied d'Atalante,
Qu'à Trianon vantaient vos amis assemblés,
Sans la courber, marchant sur la tête des blés,
Et qui fait de l'oiseau trouver l'aile trop lente,

Ce pied que l'amour suit sous la robe volante,
Et qui ne laisse pas dans les chemins sablés
La trace qu'à jamais, gardent les cœurs troubles,
Vous m'en avez promis, l'empreinte ressemblante.

Comme serre-papiers sur mes vers se posant,
De l'étroit brodequin la semelle d'ivoire,
Empêchera le vent d'emporter mon grimoire.

Et mes vers germeront sous ce poids caressant,
Comme on voit, dans un pré que foule une déesse,
Naître et s'ouvrir les fleurs sous le pied qui les presse!

Trianon 1867.

SONNET VII

L'ÉTRENNÉ DU POÈTE

Pour vous, au jour de l'an, je rêvais quelque étrenne,
Moi, le rêveur obscur, admis à votre cour,
Un respect prosterné mêlé d'un humble amour,
C'est un mince joyau dans l'écrin d'une reine.

Que peut le ver rampant pour l'étoile sereine,
Le caillou pour la perle et l'ombre pour le jour ?
L'étoile ignore l'homme, et, de son bleu séjour,
Le soleil ne voit pas la terre qu'il entraîne !

Mais vous, dont la douceur attendrit la beauté,
Parfois de cet Olympe où trône la déesse
Vous abaissez sur nous un regard de bonté.

Et vous respirerez, indulgente princesse,
Ce pauvre grain de nard, mon unique trésor,
Que font brûler mes vers, comme un encensoir d'or.

1^{er} janvier 1868.

SONNET VIII

LES DÉESSES POSENT

Parfois, une déesse pose,
(Hébert du moins s'en est vanté)
Entr'ouvrant son voile argenté
Dans un reflet d'apothéose.

Votre portrait prouve la chose
Par son air de divinité,
César y mit la majesté,
Et Vénus le sourire rose.

Des perles à l'éclat tremblant
Ruissellent sur votre col blanc,
Comme des gouttes de lumière.

Mais si le collier vous manquait,
Vous seriez dans une chaumière
Reine encore avec un bouquet !

18 mars 1868.

SONNET IX

D'APRÈS VANUTELLI

A la Piazzetta, sous l'ombre des portiques,
Vanutelli nous montre en leur costume ancien,
Dames et jeunes gens à l'air patricien,
Causant entr'eux d'amour ou d'affaires publiques.

Hors du cadre, évoqués par des charmes magiques,
On croit voir des portraits de Giorgione ou Titien
Qui, sous le velours noir du loup vénitien,
Ébauchent, comme au bal, des intrigues obliques.

Les pigeons de Saint-Marc s'abattent à leurs pieds
Avec roucoulements et frémissements d'ailes;
Près des galants trompeurs, sont les oiseaux fidèles!

Seigneurs, dames, pigeons, par vous sont copiés
D'une touche à la fois si libre et naturelle,
Qu'on dirait le tableau fait d'après l'aquarelle!

1869.

SONNET X

L'ÉGRATIGNURE

Quand vous vîtes Dimanche en déesse parée,
Avec tous vos rayons éblouir votre cour,
Chacun disait, voyant ce buste au pur contour :
« C'est Vénus de Milo d'une robe accoutrée! »

Mais votre épaule était d'un trait rouge effleurée,
Tel le ramier blanc saigne aux serres de l'autour,
Telle rosit la neige aux premiers feux du jour;
Le carmin s'y mêlait à la pâleur nacrée.

Quelle audace a rayé ce marbre de Paros?
Vous en donniez la faute à l'épaulette étroite,
Mais moi j'en accusais la flèche d'or d'Eros;

Il vous visait au cœur; la pointe maladroite,
(Car le dieu tremblait fort devant tant de beauté),
N'atteignit pas le but et glissa de côté!

21 avril 1869.

SONNET XI

LA MÉLODIE ET L'ACCOMPAGNEMENT

La beauté, dans la femme, est une mélodie
Dont la toilette n'est que l'accompagnement.
Vous avez la beauté. — Sur ce motif charmant,
A chercher des accords votre goût s'étudie ;

Tantôt c'est un corsage à la coupe hardie
Qui s'applique au contour, comme un baiser d'amant,
Tantôt une dentelle au feston écumant,
Une fleur, un bijou, qu'un reflet incendie.

La gaze et le satin ont des soirs triomphants ;
D'autres fois une robe, avec deux plis de moire,
Aux épaules vous met deux ailes de victoire.

Mais de tous ces atours, ajustés ou bouffants,
Orchestre accompagnant votre grâce suprême,
Le cœur, comme d'un air, ne retient que le thème !

23 avril 1869.

SONNET XII

LA ROBE PAILLETÉE

Quelle toilette hier ! Une robe agrafée
D'un nœud de diamants, air tramé, vent tissu,
Où de ses doigts d'argent la lune avait cousu
Le paillon qui luisait sur la jupe étoffée !

D'étoiles en brillants négligemment coiffée,
Vous redonniez des feux à chaque éclair reçu.
Mab et Titania semblaient à votre insu,
Avoir semé sur vous tout leur écrin de fée.

Sur les fils de la Vierge, aérien réseau,
Telle, dans les prés blancs, brille la goutte d'eau,
Ou la rosée aux fleurs, quand l'aube les irise.

Reste d'un deuil de cour, un trait noir circulait
Sous ce scintillement, pareil à ce filet
Qui tourne dans le pied des verres de Venise !

Avril 1869.

L'ESCLAVE NOIR

STANCES

Sur une aquarelle de la princesse M^{me}.

Un bel esclave à peau d'ébène,
Mohammed ou bien Abdallah,
Pour mon musée, heureuse aubaine,
Vient du pays de : *la Fellah*.

Comme elle, il habitait le Caire,
Tout en fumant son latakieh,
Il la voyait passer naguère
Sur la place de l'Esbékieh.

Elle si blanche sous son masque,
Lui si lumineusement noir;
L'une agaçant l'amour fantasque
Et l'autre en plein se laissant voir.

Faveur charmante, honneur insigne!
Mais voudra-t-il servir chez nous,
Ce glorieux nègre que signe
Une main qu'on baise à genoux?

14 janvier 1869.

A CLAUDIUS POPELIN

SONNET II

Écrit sur un exemplaire de *la Mode*.

Sous ce petit format commode,
Un grand problème est agité :
On y cherche si la beauté
Peut s'arranger avec la mode.

Notre art, à tort, répète l'ode
Que, dans sa blanche nudité,
Chanta la jeune antiquité;
Il faut qu'aux temps l'on s'accommode.

Dans nos bals, aujourd'hui, Vénus
Gonflerait ses charmes connus
Du mensonge des crinolines;

Elle aurait guipures, malines,
Une traîne à son cotillon,
Et pour ceste un tatafouillon!

Août 1869.

SONNET

Vous étiez sous un arbre, assise en robe blanche,
Quelque ouvrage à la main, à respirer le frais.
Malgré l'ombre, pourtant, des rayons indiscrets
Pénétraient jusqu'à vous, filtrant de branche en branche.

Ils jouaient sur le sein, sur le col, sur la hanche ;
Vous reculiez le siège et puis, l'instant d'après,
Pleuvaient d'autres rayons sur vos divins attraits
Comme des gouttes d'eau d'une urne qui s'épanche.

Apollon, Dieu du jour, essayait de poser
Son baiser de lumière à vos lèvres de rose :
— Un ancien, de la sorte, eût expliqué la chose. —

Trop vif était l'amour, trop brûlant le baiser,
Et, comme la Daphné des Fables de la Grèce,
La mortelle, du Dieu repoussait la caresse.

LE SONNET

A maître Claudius Popelin, émailleur et poète.

SONNET III

Les quatrains du Sonnet sont de bons chevaliers
Crétés de lambrequins, plastronnés d'armoiries,
Marchant à pas égaux le long des galeries
Ou veillant, lance au poing, droits contre les piliers.

Mais une dame attend au bas des escaliers ;
Sous son capuchon brun, comme dans les féeries,
On voit confusément luire les pierreries,
Ils la vont recevoir, graves et réguliers.

Pages de satin blanc, à la housse bouffante,
Les tercets, plus légers, la prennent à leur tour
Et jusqu'aux pieds du Roi conduisent cette infante.

Là, relevant son voile, apparaît triomphante
La *Belle*, la *Diva*, digne qu'avec amour
Claudius, sur l'émail, en trace le contour.

14 juillet 1870.

SONNET

J'aimais autrefois la forme païenne ;
Je m'étais créé, fou d'antiquité,
Un blanc idéal de marbre sculpté
D'hétaïre grecque ou milésienne.

Maintenant j'adore une Italienne,
Un type accompli de modernité,
Qui met des gilets, fume et prend du thé,
Et qu'on croit Anglaise ou Parisienne.

L'amour, de mon marbre a fait un pastel,
Les yeux blancs ont pris des tons de turquoise,
La lèvre a rougi comme une framboise,

Et mon rêve grec dans l'or d'un cartel,
Ressemble aux portraits de rose et de plâtre
Où la Rosalba met sa fleur bleuâtre.

1870.

LE VINGT-SEPT MAI

POUR L'ANNIVERSAIRE DE NAISSANCE
DE LA PRINCESSE M...

Paris brûle, la flamme à l'horizon s'élève ;
Cependant mai revient, mai rose et parfumé,
Ramenant avec lui l'anniversaire aimé,
Date chère où revit incessamment mon rêve.

Le sang coule!...., aux bourgeons monte la jeune sève,
Et l'azur luit au ciel par la poudre enfumé ;
Les oiseaux ont repris leur chant accoutumé,
Comme si le canon ne tonnait pas sans trêve.

Et moi je pense à vous à travers ma douleur ;
Saint-Gratien m'apparaît aux bosquets de Versailles :
Du souvenir sacré rien ne distrait mon cœur.

Mais mon humble jardin, dont croulent les murailles,
N'a rien à vous offrir, tout criblé de mitrailles,
Dans un éclat d'obus que cette pauvre fleur.

Versailles, 27 mai 1871.

SONNET

Un ange chez moi parfois vient le soir
Dans un domino d'Hilcampt ou Palmyre,
Robe en moire antique avec cachemire,
Voilette et chapeau faisant masque noir.

Ses ailes ainsi, nul ne peut les voir,
Ni ses yeux d'azur où le ciel se mire ;
Son joli menton que l'artiste admire,
Un bouquet le cache ou bien un mouchoir.

Mon petit lit rouge à colonnes torses
Ce soir-là se change en bleu paradis ;
Un rayon d'en haut dore mon taudis.

Et quand le plaisir a brisé nos forces,
Nonchalant entr'acte à la volupté,
Nous fumons tous deux en prenant le thé.

APRÈS LA BATAILLE

SONNET — BOUT-RIMÉ

Quel silence à présent sur ce morne — terrain
Où la mêlée hier hurlait dans la — fumée !
Il ne reste plus rien de cette grande — armée,
Que des affûts brisés et des fragments — d'airain.

La bataille perdue importe au — souverain,
Mais toujours l'amoureux chante à la bien — aimée
Cette chanson de Mai, dont toute âme est — charmée ;
Toujours le soleil luit sur les vignes du — Rhin,

Toujours le rossignol pour la rose — soupire ;
Que l'aigle bicéphale ou l'aigle de — l'empire
Sur le drapeau palpite au sommet du — donjon,

Sur les monts, dont les os changent la plaine en — butte,
La nature éternelle et que rien ne — rebute,
Étend un vert linceul fait de mousse et de — jonc !

A MAXIME DU CAMP

SONNET

Le charmant cadeau ! cachet et papier,
Cire de London, canif, plumes d'oie,
Plumes de Perry dont le bec flamboie !
Comment, cher ami, te remercier !

Mais en attendant je veux gribouiller
Ce petit sonnet qu'en hâte je ploie
Dans une enveloppe, et que je t'envoie
Par un Azolin devenu portier !

Comme un vrai dandy, grâce à ces richesses,
Sur vélin anglais, aux blanches duchesses
Désormais je puis glisser un poulet,

Et sceller les vers qu'écrit le poète
Sur le champ d'azur du papier *cream laid*,
Avec la devise empruntée à Goethe !

ALLITÉRATIONS

MITÉES DE CELLES DU ROMANCIERO

Monté sur son fidèle barbe
Vêtu d'un albornez d'azür,
Emblème d'amour et de foi,
Le vaillant Grenadin Güzül
Passait sur la Vivarambla.
Il était si beau que chacun
Se retournait en le voyant.
A son balcon, Fatmé là brüne
Prenait le frais avec ses femmes.
Le More au milieu de la rüe
Arrêtant son cheval lancé,
Sur ses étriers d'or s'assüre,
Et, se haussant jusqu'au balcon,
Dit : — Toi qui luis comme la lune
Au milieu des étoiles d'or,
Fatmé, perle de la nature,
Fleur du Xenil et de l'Espagne,
Réponds à mes feux je t'assüre,
Par jour, trois têtes de chrétien !

— Sur mes genoux, vaillant Gâzûl,
Pose la tienne chaque soir,
Et je te promets, sans parjûre,
De t'adorer jusqu'au matin !

A UNE JEUNE AMIE

Quand je fis connaissance avec votre famille,
A Marbœuf, au jardin de son cèdre si fier,
(Ce souvenir pour moi semble dater d'hier),
Madame, vous n'étiez qu'une petite fille.

Je revins ; vous grimpiez encor sur les genoux,
Mais déjà dans votre œil brillait un feu plus tendre ;
La curiosité qui cherchait à comprendre
Rendait vos jeux d'enfant moins bruyants et plus doux.

Le temps de renverser quelques urnes de prose
Dans ce tonneau percé qu'on nomme feuilleton,
Et l'enfant était femme, et déjà le bouton
Trahissait en s'ouvrant les pudeurs de la rose.

Poussé d'un vague ennui, j'allai vers d'autres cieux...
Et voici qu'au foyer nous nous trouvons encore,
Vous, bel arbuste en fleur qu'un frais bourgeon décore
Vous, toujours jeune fille, et moi déjà bien vieux.

SONNET

Mon œil, sur le cadran toujours fixé, calcule
 Quand l'heure au pas boiteux qui s'endort en chemin,
 Posant son doigt d'acier sur le chiffre romain
 Fera chanter le timbre au cœur de la pendule.

Le balancier palpite et l'aiguille circule,
 Mais le jour ne vient pas! — Une invisible main
 Arrête le marteau qui sonnera demain;
 Sur sa route d'émail le Temps bronche et recule.

Il n'en est pas ainsi quand je suis près de vous,
 Je m'assieds à vos pieds, j'embrasse vos genoux,
 Je mire mes yeux noirs dans vos blondes prunelles.

Votre main sur mon front, vous me dites des mots
 Que personne ne sait, pour endormir mes maux;
 — L'heure devient minute et fuit à tire d'ailes!

JETTATURA

FRAGMENT DE POÈME

C'est le soir, le couchant allumant ses fournaises
 Semble un fondeur penché qui ravive des braises;
 Comme un bouclier d'or à la forge rougi,
 Par un brouillard sanglant le soleil élargi
 Plonge dans un amas de nuages étranges
 Qui font trainer sur l'eau la pourpre de leurs franges
 Le rivage est désert; — pour tout bruit l'on entend
 La respiration du gouffre haletant.

Le vent souffle; la mer, contre l'écueil qui fume,
 Pousse le blanc troupeau de ses coursiers d'écume.
 Ils montent à l'assaut, pêle-mêle nageant,
 Se dressant, secouant leur crinière d'argent,
 Éparpillant en l'air leur queue échevelée,
 Se mordant au poitrail, comme dans la mêlée,
 Enivrés du combat, se mordent des chevaux
 Au timon d'un quadriges attelés et rivaux,
 Mais le roc fait crouler leur folle armée en pluie
 Et semble au bord du gouffre un nageur qui s'essuie.
 Tel un grand nom, battu des sots et des jaloux,
 Voit à ses pieds se fondre et se perdre leurs coups.

En montant au sommet de la haute falaise
D'où sur la pleine mer le regard plane à l'aise,
N'apercevez-vous pas, là-bas, à l'horizon
Où du jour qui s'éteint luit le dernier tison,
Un point presque effacé?

Sans doute une mouette
Faisant au bout d'un flot sa folle pirouette;
De l'ouragan futur, un albatros, joyeux,
Une aile dans la mer et l'autre dans les cieux;
Ou bien une dorade, un requin en voyage
Trahissant à fleur d'eau son dos gris qui surnage...

Non pas. — C'est un steamer et déjà l'on peut voir,
Comme au cimier d'un casque un long panache noir,
S'écheveler au vent l'aigrette de fumée
Que pousse la vapeur de sa gueule enflammée.
Le voilà qui s'approche et se range aux îlots,
Et sa roue a cessé de souffleter les flots.

Du navire immobile un canot se détache.
L'eau, qui s'enfle et s'abaisse, et le montre et le cache.
Par instants, dans l'abîme on le croit englouti;
Mais de l'âcre vallon péniblement sorti,
Bientôt il reparait à la crête des lames,
Ouvrant et refermant l'éventail de ses rames.

Auprès du gouvernail, morne, silencieux,
Dans sa cape embossé, le chapeau sur les yeux,
Un jeune homme est assis. Comme un peuple en tumulte
Autour d'un Dieu, les flots lui crachent leur insulte;
Le vent de son manteau fait palpiter les plis;
L'esquif tremble et se plaint sous les coups du roulis;

Il rêve, et, tout entier à ses noires chimères,
Penche son front qui luit sous les perles amères.

L'on approche du bord, déjà les avirons
Battent l'eau qui les fuit sur des rythmes moins prompts;
De sa quille d'airain rayant le sable humide,
L'esquif s'est arrêté. D'un bond lesté et rapide
L'étranger saute à terre, et, faisant quelques pas,
Gagne une place sèche où la mer n'atteint pas,
Puis, d'un geste royal, jette aux marins sa bourse.
Remis à flot, l'esquif, comme un cheval de course
Secouant l'écuyer à son mors suspendu,
Part. — L'étranger, debout sur son rocher ardu,
Avant d'aller plus loin se retourne et regarde.

Quoiqu'il soit nuit, la mer d'une lueur blafarde
Rayonne et l'on peut voir les rameurs sur leur banc
Pour tirer l'aviron en arrière tombant.
Contre les flots grossis l'embarcation lutte,
Mais bientôt contournant son énorme volute,
La houle, dans un pli de son blanc chapiteau,
A saisi les marins et tordu le bateau.
Sur le gouffre nageant, rares, ils apparaissent,
Mais les flots en fureur de toutes parts les pressent.
Cette nuit, ils ont beau tendre et roidir leurs bras,
Leurs lits seront faits d'algue, et d'écume leurs draps.
Sous un glauque suaire, au bruit sourd des tempêtes
Un oreiller de sable endormira leurs têtes.
Le dernier, pour finir un supplice trop long,
Plonge comme une sonde à la suite du plomb.

Le jeune homme a tout vu, mais que le regard change!
Le démon se tordant sous le pied de l'archange,
L'aspic coupé qui cherche à ressouder ses nœuds

N'ont pas dans la prunelle un éclair plus haineux ;
Et cependant, avec d'irrécusables teintes,
Sur ses beaux traits, l'horreur et la pitié sont peintes ;
Sa poitrine oppressée éclate en sourds sanglots.
Il descend au rivage, et, le pied dans les flots,
Faisant fuir de ses cris les mouettes effarées,
Agite éperdument ses mains désespérées!...

.
.

AU BOIS DE BOULOGNE

Le front fumant encor d'une ardente besogne,
L'autre jour, à cheval, dans le bois de Boulogne
Je courais. — Les sentiers au feuillage nouveau,
L'encens des bourgeons verts, me montaient au cerveau,
Et laissant de côté livres neufs et vieux tomes,
Je me baignais dans l'air aux lumineux atômes,
Heureux, insouciant, comme tout cavalier
Que berce du galop le rythme régulier!
Car en dépit des vers de Boileau, pris d'Horace,
Le chagrin ne peut suivre une bête de race,
Et, vous regardant fuir, s'asseoit, traînant le pied,
Au talus du chemin, comme un estropié!

Par le sentier étroit qui borde chaque route
Cheminait une vieille, au dos formant la voûte,
Au front gris, à l'œil creux par la maigreur vidé,
Au visage de bistre affreusement ridé,
Parchemin que la vie a timbré de ses marques.
Ainsi faite, on eût dit l'une de ces trois Parques,
Groupe morne et fatal, peint par Buonarrotti,
Et qu'à Florence on voit dans le palais Pitti!
Parfois elle allongeait sur une violette
Hors de sa mante noire une main de squelette,